

The way in which we produce and trade has a huge range of effects on people's lives, especially now that the WTO and Free Trade Agreements (FTAA, etc.) are entrenching unfettered trade in food, capital, and services as well as goods. Certainly, the neo-liberal trade agenda currently being pursued without reservation by all G7/G8 governments, including our own, is drastically restructuring individual and community life all over the world, without significant input or agreement from any group except big business.

Supporters of this agenda continue to claim that its effects have been (or will in the long run be) positive, though many thousands of protesters in Seattle, Genoa, Vancouver, and Quebec beg to differ. As the articles in this issue show, women in Canada and all over the world are documenting and resisting the negative consequences they are experiencing as their environments deteriorate, their social services decay, their livelihoods disappear, their wages decline, and their unpaid workloads increase exponentially. Unsurprisingly, those who already have the most unpaid work and the most precarious paid employment—women, non-white peoples, those with little control over or even access to resources, people with disabilities, and the people of the countryside and seaside—have also seen the most consistently negative effects.

The immediate impacts of trade liberalization vary between and within production sectors, regions, social classes, racialized/ethnic, and gendered groups. So, for instance, women in Canada all suffer when market and trade priorities undermine our health care system and our social and public services. Yet we can also unthinkingly "benefit" from cheap bananas picked by hungry, poisoned, and scared indigenous Guatemalans who have lost their land to transnational corporations, and from inexpensive brand-name clothes produced by women in deplorable conditions in Free Trade zones all around the world. Those of us with pensions "benefit" when the mining companies that pension funds have invested in avoid the costs of environmental damage their activities cause in New Guinea, Surinam, Kirghizstan, or Costa Rica.

Within Canada we are not all affected equally or in the same ways by these processes. Women are rendered vulnerable through Canadian state immigration policies that deny them full status within Canada and instead categorize them as "migrant workers" or as "illegal migrants." This is evident in the situation of women who have been forced by the economic pressures of globalization to migrate in search of new livelihoods and provide cheapened child care for other

women. Working conditions, wages, and employment security of largely immigrant women garment workers in Canada are threatened by the cheapening of labour in Free Trade zones. Farming and fishing communities are dying in the face of government policies which deem them expendable/ unprofitable/ nonviable. Women are losing to the same transnational agribusiness that have dispossessed and are exploiting food producers in Guatemala and all over the world. Fishers have lost their livelihood to government sponsored and subsidized over-fishing by transnational corporations. Urban women may remain largely unaware and unengaged in these urgent issues even though food security for all is gravely threatened by a few large corporations that depend on conditions of scarcity rather than abundance to ensure higher profit margins.

We need to draw on the varied knowledge and experience of diverse groups of women in Canada and abroad, especially those most immediately and negatively affected by current processes of neo-liberal trade and globalization, in order to fully understand the nature of these processes, our own varied position within them, and the possibility of building strong alliances and movements to resist and transform them.

Women are seeking in many different ways to alter the negative effects of these policies. Some are working in government agencies and large NGOs to support women's interests within the framework of established trade agencies and agreements. Others have chosen to work outside and even against these institutions and arrangements. These actors seek to maximize sustainable, locally-controlled, local production for regional use. In this scenario communities are not dependent on producing either for trade or for export to gain either national or hard currency to buy basic necessities in the unpredictable and insecure marketplace. Trade becomes a way to share genuinely surplus goods for the mutual benefit and enrichment of life within and among economically secure regions.

Feminists who hold out hope for reformed international trade and those who do not, and feminists working inside and outside established trade processes agree that human and non-human life must be honoured above profit which must be neither the defining value nor organizing priority of our social arrangements. We have attempted in this issue to honour the diversity of approaches feminists are taking to these issues while highlighting the value of dialogue among those with different perspectives and cooperation among those active in different arenas, communities, and countries.

**PEGGY ANTROBUS, BRENDA CRANNEY, ANA ISLA, ANGELA MILES,  
PATRICIA E. (ELLIE) PERKINS, LINDA CHRISTIANSEN RUFFMAN,  
NANDITA SHARMA, SHANNON STOREY, NOULMOOK SUTDHIBHASILP**

La productivité et la commercialisation imposent un énorme impact sur la vie des gens, davantage, depuis que l'Organisation mondiale du commerce, (OMC) les accords du libre-échange (ALENA) etc. régissent sans contraintes le trafic des denrées, du capital, des services au même titre que les produits. Il est certain que le programme néo-libéral du commerce qui poursuit son chemin sans réserves par les gouvernements des G7/G8 dont nous faisons partie, restructure radicalement la vie des individus et des communautés dans le monde, sans entente ni contributions significatives des groupes sauf de la grande industrie.

Les partisans de ces programmes continuent de clamer que ses effets ont été (ou le seront à long terme) positifs, en dépit des milliers de contestataires qui se sont rendus à Seattle, à Vancouver, à Gènes et à Québec. Les articles de ce numéro des Cahiers montrent que les femmes au Canada et à travers le monde, résistent à la détérioration de leur services sociaux et de leur environnement, à la baisse de leur niveau de vie et de leurs salaires pendant que leur charge de travail non-payé augmente exponentiellement. Il n'est pas surprenant de noter que ceux qui subissent les effets négatifs plus durement, ceux qui sont sous-payés dans les emplois les plus précaires, ceux qui ont peu de contrôle ou qui ont moins accès aux ressources, sont les handicapés et les populations des régions rurales et côtières.

L'impact immédiat de la libéralisation du commerce varie selon les secteurs de la production, selon les régions, les classes sociales et les groupes dits racistes et sexistes. Ainsi, par exemple, ce sont les femmes qui sont pénalisées quand les priorités du marché minent le système de santé et les services sociaux et publics du Canada. Mais en même temps, sans y penser, nous « bénéficions » des bananes à bon marché ramassées par les ouvriers guatémaltèques, affamés, empoisonnés et terrorisés, qui ont perdu leurs terres aux mains des corporations transnationales, de la même manière nous « bénéficions » de vêtements griffés à bon prix, produits par des femmes dans les conditions déplorables des zones franches partout dans le monde. Ceux et celles qui parmi nous sont pensionnés, « bénéficient » quand leurs fonds de pension sont investis dans des compagnies minières qui déménagent leurs activités en Nouvelle-Guinée, au Surinam, au Kirghizstan ou au Costa Rica, afin d'éviter les coûts des dommages à l'environnement.

Au Canada, nous ne sommes pas tous affectés également ou de la même façon par ces procédés. Les politiques d'immigration nient le plein statut de Canadiennes aux immigrantes qui sont catégorisées plutôt comme des « travailleuses émigrantes » ou comme des « émigrantes illégales ». Cela est évident dans le cas des femmes qui ont été forcées d'émigrer sous les pressions de la mondialisation et de se chercher un autre style de vie comme domestiques sous-payées chez les autres femmes. Les travailleuses du vêtement au Canada, majoritairement des immigrantes, voient leurs conditions de travail, leurs salaires et leur sécurité

d'emploi menacés par les salaires à rabais en vigueur dans les zones franches installées dans le monde.

L'agriculture et la pêche se meurent face aux politiques gouvernementales qui les jugent non-rentables, non-viables. Les femmes sont perdantes quand les multinationales agroalimentaires ont dépossédé et exploité les producteurs de denrées au Guatemala et ailleurs dans le monde. Les pêcheurs ont perdu leur gagne-pain qui ont cédé à corporations multinationales parrainées et subventionnées par les gouvernements qui gèrent les quotas des pêcheries. Les femmes des villes ne sont pas au courant et se désintéressent de l'urgence des problèmes même si le concept « l'alimentation pour tous » est sérieusement menacé par quelques grandes corporations qui visent la rareté plutôt que l'abondance des produits, pour s'assurer une plus grande marge de profit.

Nous devons nous approprier le savoir et l'expérience des différents groupes de femmes du Canada et d'ailleurs, surtout de celles qui sont les plus affectées dans l'immédiat par les procédés actuels de la néolibéralisation du commerce et de la mondialisation. Il nous faut comprendre la nature et nos diverses positions à l'intérieur de ces processus, et de là, s'engager à construire des alliances durables et des mouvements qui leur résisteront et les transformeront.

Les femmes cherchent différentes façons de changer les effets négatifs de ces politiques. Quelques unes travaillent à appuyer les intérêts des femmes à l'intérieur des cadres et des ententes des agences gouvernementales en place et dans les grandes ONG. D'autres ont choisi de travailler à l'extérieur et même à l'encontre de ces institutions et leurs ententes. Ces agentes veulent maximiser une production durable, locale, contrôlée localement par les régions elles-mêmes. Dans ce scénario, les communautés ne seront pas dépendantes de la production des denrées qui ne seront plus commercialisées ni exploitées dans le but de gagner des liquidités qui serviront à payer des produits de base sur un marché insécure et aléatoire. Le commerce devient ainsi une façon de partager un authentique surplus de produits pour le bénéfice de tous et pour l'enrichissement de la vie à l'intérieur des régions économiquement sûres.

Les féministes qui espèrent une réforme du commerce international et celles qui n'y croient pas, celles qui travaillent à l'intérieur et à l'extérieur des processus commerciaux établis, toutes sont d'accord que les formes de vie humaine et non-humaine doivent être respectées au-delà des profits qui ne doivent pas être définis comme une valeur ni une priorité dans l'organisation de notre environnement.

Nous avons tenté dans ce numéro des Cahiers de respecter la diversité des approches que les féministes ont prises face à ces problèmes tout en mettant l'accent sur la valeur du dialogue entre les différentes perspectives et avec la coopération de celles qui sont actives dans des diverses communautés, sphères et pays.

PEGGY ANTROBUS, BRENDA CRANNEY, ANA ISLA, ANGELA MILES,  
PATRICIA E. (ELLIE) PERKINS, LINDA CHRISTIANSEN RUFFMAN,  
NANDITA SHARMA, SHANNON STOREY, NOULMOOK SUTDHIBHASILP